

DES INDIENS EFFACÉS, L'INDIEN CENSURÉ ?

L'IMAGE DES « NATURELES » DANS LES *LECCIONES DE GEOGRAFÍA DE CENTROAMÉRICA* ET AUTRES MANUELS ILLUSTRÉS

Emilie MENDONÇA

Université François Rabelais Tours, C.I.R.E.M.I.A.

Introduction

Le livre *Lecciones de Geografía de Centroamérica* dont nous traiterons ici est un manuel de géographie comme il y en a plusieurs dans le Guatemala du XIX^e siècle : dès le début des années 1870 paraissent en effet la *Geografía de Guatemala* de Francisco Gavarrete (1874), la *Geografía de Centroamérica* de Roderico Toledo (1874), ou encore le *Compendio de Geografía de Centro-América* de Darío González en 1881 et les travaux de Salvador Escobar, auteur d'une *Geografía de Guatemala* (1889). Mais si l'existence d'un tel manuel semble s'inscrire dans un mouvement global de production de textes scolaires beaucoup plus ample, plusieurs éléments en font un objet curieux aux yeux de l'historien : tout d'abord, l'anonymat de l'auteur, qui signe d'un mystérieux « F.L. » sans jamais dévoiler son identité. D'autre part, ces *Lecciones* font partie des rares manuels illustrés qui paraissent dans les dernières décennies du XIX^e siècle guatémaltèque, puisqu'au cours de nos recherches et plus particulièrement lors de l'exploration de la collection Valenzuela de la Bibliothèque Nationale du Guatemala, nous n'avons dénombré jusqu'à présent que six autres ouvrages incluant gravures ou photographies. Enfin, non seulement ce manuel est illustré, mais il l'est encore de manière bien singulière dans son édition de 1893, puisque parmi les soixante-quatorze images qu'il comporte alors, on trouve plus d'une dizaine de gravures représentant les indiens de différentes régions du Guatemala, fait rarissime. Et l'intérêt de l'historien est d'autant plus aiguë que dans l'édition de 1896 du même texte, ces mêmes indiens disparaissent presque tous...

Autant d'éléments qui nous invitent à nous pencher de plus près sur ce manuel, dans ces deux éditions, l'une de 1893 chez l'éditeur Antonio Partegás, et l'autre de 1896 chez Manuel Mejía Bárcenas, afin d'élucider le pourquoi de cet effacement des visages indiens du manuel de géographie. Telle est en effet la question qui sous-tendra notre étude, dans laquelle, après l'analyse des deux manuels, nous essaierons de voir si nous sommes là face à un caprice d'éditeur, ou s'il s'agit de la censure d'un visage qu'on ne saurait voir.

Les images de l'Indien dans les *Lecciones de Geografía de Centroamérica*

Il faut préciser qu'une difficulté s'est présentée à nous au cours de la préparation de cette étude : non seulement nous ne connaissons pas l'auteur des *Lecciones de Geografía de Centroamérica*, mais nous n'avons pas trouvé non plus la toute première édition dudit ouvrage, puisque les éditions que nous étudierons sont en réalité la troisième, publiée en 1893, et la quatrième, en 1896. Nous ne travaillerons donc que sur ces 3^e et 4^e éditions, toutes deux structurées de manière identique autour de deux parties inégalement fournies. En effet, dans

un premier volet l'auteur rappelle des notions de géographie universelle, les définitions propres à cette matière ou encore la description des cinq continents, sur une dizaine de pages. Le deuxième volet du manuel est en réalité le cœur de l'ouvrage, portant sur la géographie de l'Amérique Centrale : après une description générale de cinq pages, le lecteur trouve ainsi les chapitres correspondant à chacun des cinq Etats centraméricains — Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa Rica— avec plus d'une centaine de pages consacrées au Guatemala contre une dizaine pour chacune des autres républiques. Le Guatemala fait ainsi l'objet de l'essentiel du manuel, fait logique si l'on considère que celui-ci a été édité à destination des écoles guatémaltèques. On trouve ainsi non seulement une présentation générale de l'Etat, comme pour les quatre autres pays voisins, mais aussi vingt-deux leçons correspondant aux vingt-deux départements qui composent la république. Pour chacun sont précisées non seulement les données de géographie physique (latitude et longitude, relief, climat, faune, flore,...) mais aussi la situation économique, l'état des administrations publiques (mairie, écoles, hôpital...) ou encore des voies de communication et télécommunications (routes, télégraphes, chemin de fer ...), la situation démographique du département, et autres détails jugés d'importance par l'auteur. Le chef-lieu du département fait en général l'objet de quelques paragraphes, et une liste des villages dignes d'intérêt, détaillant leur situation démographique et leur activité économique principale, clôture dans tous les cas chaque leçon.

D'une édition à l'autre : la disparition des indiens guatémaltèques

Enfin, si l'on en vient à l'élément qui nous intéresse, les deux éditions sont toutes deux annoncées comme richement illustrées : l'éditeur Antonio Partegás fait ainsi figurer sur la page de garde en 1893 la mention « Tercera edición, ilustrada con 6 mapas iluminados, láminas sueltas y gran profusión de grabados intercalados » (F.L., 1893: 3), tandis que Manuel Mejía Bárcenas indique que son édition de 1896 est la « cuarta edición ilustrada con 8 mapas iluminados y gran profusión de grabados » (F.L., 1896: 1). Et force est de constater qu'il y a effectivement abondance d'illustrations, qu'il s'agisse de gravures ou de photographies. Ainsi, l'édition Partegás de 1893 compte selon nos calculs quarante-trois gravures, et trente-et-une photos (sans compter les cartes), tandis que l'édition Bárcenas la surpasse avec quarante-six photographies et soixante-dix-huit gravures. Soit soixante-quatorze illustrations pour la première et cent-vingt-quatre pour la seconde. Dans les deux cas, c'est le chapitre sur le Guatemala qui en toute logique est le plus illustré puisqu'il est le plus long. Nous ne nous attarderons donc pas outre mesure sur les quelques illustrations incluses dans les sections du Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa Rica, si ce n'est pour préciser que dans l'édition de 1893 elles ne comportent que quelques gravures de paysages urbains, un type d'image très présent également dans les chapitres guatémaltèques.

En effet, si l'on regarde de plus près l'édition Partegás de 1893, on constate que les illustrations ne sont que de deux types : les vues de villes ou monuments urbains civils ou religieux, et les portraits. Ainsi, presque trente illustrations concernent la ville de Guatemala, présentant son aqueduc, son parc, l'Instituto Nacional ou encore l'Hôpital militaire et l'Ecole de Droit, dans la plupart des cas sous forme de photographies. Seules les villes d'Antigua et Quezaltenango – respectivement ancienne capitale et chef-lieu du Sacatepéquez, et chef-lieu du département de Quezaltenango— ont l'honneur des autres reproductions de paysages urbains, sous forme de photographies et de gravures pour Antigua, et uniquement de gravures pour la capitale quezalteca. Quant aux portraits, en plus d'une « Mengala, mujer del pueblo » (F.L., 1893 : 28), les douze autres personnages représentés sont uniquement des indigènes de différentes régions du Guatemala : groupes de femmes ou d'hommes, portant leurs costumes traditionnels, ils sont clairement identifiés comme « Indio de Panajachel », « Indígena de Mixco », « Indias de San Pedro Las Huertas Antigua » ou encore « Indias de Santiago

Sacatepéquez » (F.L., 1893: 96, 33, 46, 49), à l'aide de légendes qui permettent donc au lecteur d'associer ces gravures d'indigènes aux régions qu'ils habitent et dont ils arborent l'habit typique.

L'édition dirigée par Manuel Mejía Bárcenas et publiée en 1896 comporte plus d'illustrations, mais aucune de celles de l'édition de 1893 n'y est reprise. D'autre part, le thème même des images évolue : on retrouve certes les vues de villes et de monuments dont nous trouvons des exemples dans l'édition Partegás, mais à ces panoramas urbains viennent s'ajouter des paysages ruraux, et des scènes représentant animaux sauvages et animaux domestiques tels que chevaux, vaches, cochons..., sans que la pertinence de l'illustration soit totalement évidente dans un livre de géographie centraméricaine : si certaines légendes, comme la « *ardilla centroamericana* » ou « *animales de Centroamérica* » lient image et réalité centraméricaine, d'autres, par exemple des chatons jouant ensemble, ou des enfants de Chinatown peuvent ainsi laisser le lecteur perplexe (F.L., 1896: 31-33, 99, 122). Aux paysages régionaux il faut ajouter un autre nouveau thème d'illustration : les scènes d'enfants, jeux ou images de la vie quotidienne, qui semblent envahir le manuel. On trouve des enfants jouant au croquet, jouant avec des chats, nourrissant des animaux, montant à cheval, avec des légendes qui tantôt sonnent comme des morales —« *dar de beber al sediento* » (F.L., 1896: 51)— tantôt décrivent simplement l'image— « *jugando croket* », « *preparándose para la escuela* » par exemple (F.L., 1896: 57-58). Enfin, la catégorie des portraits, qui nous intéresse plus particulièrement, subit des modifications de taille, puisque d'une part les gravures d'indiens guatémaltèques sont remplacées par trois images : le visage d'un « *Indio de Guatemala* » (F.L., 1896: 8), la photographie d'un couple d' « *indios de Centroamérica* » (F.L., 1896: 24), et une jeune indienne de Quezaltenango (F.L., 1896: 113) ; et d'autre part de nouveaux visages font leur apparition : Francisco Morazán, Pedro de Alvarado, Miguel G. Saravia ou encore Justo Rufino Barrios dans le chapitre du Guatemala, mais aussi Gerardo Barrios, Trinidad Cabañas, et Juan R. Mora pour le Salvador, le Honduras et le Costa Rica (F.L., 1896: 37, 44, 104, 122, 128, 144). Les *próceres* et enfants ordinaires se substituent ainsi aux indigènes anonymes qui peuplaient l'édition de 1893, dont les seuls reliquats sont un indien guatémaltèque dont on ne voit que le visage, un couple non plus guatémaltèque mais centraméricain, et une indienne de Quezaltenango, la seule des trois à apparaître dans son costume traditionnel ET à être clairement liée au Guatemala. La population indienne, qui en 1893 était la seule représentée dans l'ouvrage, semble ainsi avoir été gommée du manuel, pour ne plus être qu'un élément mineur au milieu de visages célèbres et de paysages et scènes diverses.

Mais si d'une édition à l'autre les images de l'indien guatémaltèque perdent du terrain au profit d'illustrations plus nombreuses et diversifiées, il n'en va pas de même pour le texte, qui n'est pas modifié. L'indien est-il alors aussi présent par les mots que par les images ?

De l'image au texte : les différents visages de la population indigène

L'indien guatémaltèque n'est certes pas absent des informations données, tantôt sur l'Amérique Centrale en général, tantôt sur les différents départements guatémaltèques. En effet, dans le premier cas, les indiens sont considérés comme l'une des trois composantes ethniques de la population centraméricaine, aux côtés des « *blancos de origen español* » et des « *mestizos o ladinos* », définis comme la part la plus active de la population (F.L., 1893: 14). Selon les données présentées au lecteur, les « *indios aborígenes* » représenteraient ainsi 25% de la population totale de l'isthme, contre 65% de métis, 9% de blancs et 1% de noirs (F.L., 1893: 15). Qualifiés d' « *indios cultivadores* » (F.L., 1893: 14), les indigènes semblent être par essence des agriculteurs, que l'auteur prend soin de distinguer des « *pueblos salvajes* » encore existants que sont les lacandons du Guatemala, les caribes et les zicaques du Honduras, ou les mosquitos du Nicaragua, les guatuzcos et talamancos du Costa Rica (F.L., 1893: 15).

Mais les évocations des indiens guatémaltèques n'ont pas seulement trait à leur activité agricole : en effet, si l'on ne peut pas parler d'un foisonnement de références aux populations indigènes (on trouve seulement une vingtaine d'occurrences des termes « indio/indígena/aborígene »), celles-ci ne sont néanmoins pas totalement absentes des chapitres portant sur le Guatemala, où l'indien est évoqué par différents biais. Ainsi, on trouve des évocations ou allusions indirectes aux populations indiennes, lorsque la fabrication de costumes indigènes est évoquée comme produit artisanal de tel ou tel village, ou lorsque l'auteur explicite un terme maya dont il donne la signification en espagnol. Ainsi, dans le département de Sacatepéquez, la ville d'Antigua est établie dans la vallée de Panchoy, « que en lengua indígena quiere decir laguna seca, por conservarse la tradición de que fue un lago en tiempo inmemorial » (F.L., 1893: 41), tandis que le proche village de Sumpango vit principalement de quelques industries, « como la del tejido de hilo para vestidos de los indígenas, cotines, servilletas [...] » (F.L., 1893:48) : si la présence indienne n'est pas clairement décrite, elle est néanmoins supposée par la fabrication de costumes leur étant destinés.

Certains départements tels que le Petén ou la Baja Verapaz, où se trouvent d'imposantes ruines comme Tikal ou Ixcún, se prêtent logiquement à l'évocation d'un passé précolombien glorieux dont ces temples sont les vestiges (F.L., 1893: 68, 59). Et, si l'on revient au présent, on trouve cités non seulement les indiens mexicains ou lacandons, mais aussi les indiens guatémaltèques qui, dans certaines descriptions, sont eux aussi évoqués, le plus souvent en tant qu'habitants de tel ou tel bourg ou village. On constate ainsi que les villages énumérés à la fin de la leçon sont tantôt habités de « vecinos », tantôt d'« habitantes », de « moradores », de « naturales » ou d'« indios », sans que l'usage de l'un ou l'autre terme réponde à une logique particulière : l'auteur prendra soin de préciser dans certains cas que le village est habité en partie ou majoritairement par des indigènes, comme dans les nombreux villages de Sololá (F.L., 1893: 93-100), et dans d'autres restera dans un flou que les illustrations viennent peut-être éclaircir, comme pour les villages du département de Guatemala où seuls les « vecinos » et « habitantes » sont évoqués, alors que les visages indiens illustrent ces mêmes pages. D'autres fois, on verra par contre une nuance établie entre habitants et indiens – ou s'agit-il d'une synonymie ? – comme pour le département de la Baja Verapaz :

Los habitantes de la Baja Verapaz se ocupan en lo general de agricultura, y son de un carácter pacífico y sencillos en su mayor parte. Los aborígenes ejercen algunas industrias, tienen pocos vicios y son amigos del hogar doméstico (F.L., 1893: 57).

La zone est donc peuplée d'indiens paisibles, à l'opposé de la représentation traditionnelle d'un indien fainéant et ivrogne qu'on retrouve très partiellement dans la description du peuple sauvage des lacandons, qui vit de sa chasse et sa pêche et s'enivre au cours de ses multiples fêtes en l'honneur d'idoles de terre cuite (F.L., 1893: 68-69), ou encore dans le village de Santa Catarina Iztahuacán (Sololá) :

Estos indígenas, lo mismo que los de Nahualá, tienen costumbres especiales: no consienten que se establezca ningún ladino en su jurisdicción, pues hasta los secretarios municipales y los maestros de las escuelas son de su propia raza: son sufridos y respetuosos con las autoridades departamentales, humildes con los que los tratan bien; pero desconfiados en extremo y muy susceptibles, son belicosos, aguerridos y hasta crueles con los que los tratan mal. Tienen la particularidad de no tolerar entre ellos la embriaguez, de manera que no hay en ninguno de los dos pueblos ventas de aguardiente ni chicha (F.L., 1893: 99).

Dans tous les cas, la réalité ne semble donc jamais correspondre totalement au stéréotype d'un indigène fainéant, imbibé d'alcool et rebelle. Ceux qui se révèlent agressifs ne

sont pas alcooliques, et les lacandons réputés guerriers sont pacifiques mais enclins à la beuverie lors des jours de fête, tandis qu'en Baja Verapaz le cliché est tout bonnement démenti.

Enfin, si l'auteur semble tantôt user de *vecinos, habitantes, naturales* et *indios* comme s'ils étaient synonymes, et d'autres fois marquer la différence entre habitants et aborigènes, il n'en souligne pas moins l'importance démographique des populations indigènes dans certaines villes ou départements. Ainsi, le village de San Pedro Sacatepéquez :

Con 4.300 habitantes, distante de la cabecera una milla. Su posición topográfica le da un hermoso aspecto, sus calles son rectas, con edificios públicos superiores á las necesidades de la población. La mayor parte de sus vecinos pertenecen á la raza indígena y forman el centro más poblado del departamento (F.L., 1893: 111).

Totonicapám, chef-lieu du département du même nom, est, elle aussi, une ville à majorité indienne:

Tiene próximamente una población de 26.000 habitantes, compuesta en su mayor parte de indígenas de la nación quiché y de algunos descendientes de los tlascaltecas que vinieron de Méjico con don Pedro de Alvarado (F.L., 1893: 100).

Mais le cas le plus intéressant est sans doute celui de l'Alta Verapaz, puisque c'est alors le département entier qui est majoritairement peuplé d'indiens :

Tiene el depto 93.407 habitantes, en su mayor parte indígenas, que conservan su idioma, sus vestidos y sus costumbres. Hay sin embargo, particularmente en Cobán, una numerosa colonia de europeos de distintas nacionalidades, que cada día se ensancha más, á consecuencia del atractivo que les brinda la riqueza de los productos y la fertilidad de los terrenos de aquella privilegiada sección de la República (F.L., 1893: 61).

Il est intéressant d'observer comment l'auteur semble s'empresse d'atténuer cette écrasante présence indigène en insistant sur l'existence d'immigrés européens, tout comme il est curieux de voir comment, dans les lignes qui suivent, il offre pour la première fois une vision négative de l'héritage indigène dans cette ville de Cobán :

Sus habitantes primitivos, casi todos indígenas, no le dieron un trazo arreglado, ni construyeron edificios notables, de modo que la ciudad se extiende una legua de E. á O., no teniendo en su parte más ancha más de 800 varas (F.L., 1893: 62).

Cette ville, mal conçue par les indiens l'ayant créée, est heureusement dotée d'édifices remarquables: « nada de particular presentan los templos fabricados por los indígenas hace más de dos siglos; pero sí es digna de mención la casa conventual » (F.L., 1893: 62). Nous sommes bien loin des « antiguas y suntuosas ruinas del Reino del Quiché » auxquelles fait référence l'auteur pour le département du même nom (F.L., 1893: 103). Ici, dans un département où l'on ne peut que confesser la présence d'une population indigène majoritaire, il s'agit semble-t-il d'insister sur la présence blanche, européenne, et de dévaloriser les maigres apports de ces indiens ou de leurs ancêtres à la Alta Verapaz actuelle. Comme s'il s'agissait surtout de ne pas donner l'impression que le Guatemala, pays où la population indigène est la plus importante de toute l'Amérique Centrale, est un pays maya.

Bien au contraire, c'est le monde du progrès et de la civilisation qui nous est présenté, si l'on en croit les descriptions proposées dans l'ensemble de l'ouvrage. Ainsi la capitale est « la ciudad más bella y populosa de la América Central »:

Como centro de los negocios comerciales afluyen de todos los pueblos de la República y de las otras de Centro-América los capitalistas más fuertes y los agricultores más importantes

a verificar sus transacciones. En la ciudad residen los más hábiles artistas, industriales y artesanos, y en ella se encuentran también los mejores establecimientos de instrucción pública, de comercio y banca. Tiene la capital un gran número de edificios suntuosos (F.L., 1893: 27).

Une vision enjolivée de la capitale qui déteint sur celle des chefs-lieux de la République, dont on met systématiquement en avant les bâtiments et parcs dignes d'intérêt, les institutions notables ou les prouesses techniques comme les lignes de chemin de fer ou de télégraphe. Le ton neutre du géographe, qui régnait dans les manuels publiés dans les années précédentes évoqués en introduction, se teinte donc dans la prose de F.L. d'appréciations mettant en valeur le pays civilisé qu'est devenu le Guatemala, grâce au chemin de fer, au commerce, à l'agriculture et l'éducation, et dont la modernité transparait dans les rues pavées, parcs et statues de la capitale et de Quezaltenango, grâce aux politiques menées par Manuel Lisandro Barillas et José María Reyna Barrios, et que nous donnent à voir les multiples illustrations. Texte et image semblent ainsi s'accorder pour présenter aux yeux du lecteur l'image d'un pays civilisé, certes peuplé d'indiens évoqués au détour de certaines phrases, mais dont on s'empresse de gommer l'importance lorsque leur présence pourrait amener à voir le Guatemala comme un pays indigène... Dans cette optique, que faut-il alors penser de l'effacement de la majorité des portraits d'indigènes de la République entre l'édition de 1893 et celle de 1896 ? Fantaisie du nouvel éditeur, ou véritable volonté de donner à voir un autre visage du Guatemala ?

L'effacement des portraits d'indigènes : fantaisie éditoriale ou censure des visages indiens ?

Manuel Mejía Bárcenas, éditeur peu consciencieux

Les informations dont nous disposons sur les deux éditeurs, Antonio Partegás et Manuel Mejía Bárcenas, sont maigres : tous deux ont publié plusieurs manuels scolaires, puisqu'on trouve trace dès 1885 d'un livre de lecture édité par Partegás au Guatemala, et un manuel de géographie en 1886. Manuel Mejía Bárcenas a également à son actif plusieurs publications de manuels, notamment une collection de livres de lecture parue à partir de 1895, tous publiés, comme nos *Lecciones de Geografía de Centroamérica*, par la Pacific Press Publishing Company basée en Californie. Il semble en effet que notre éditeur centraméricain ait fait appel à la compagnie nord-américaine, qui à l'époque était aussi bien éditeur que simple imprimeur au service d'autres éditeurs, comme pour Manuel Mejía Bárcenas.

Nous avons vu comment d'une édition à l'autre des *Lecciones de Geografía*, les illustrations, bien que certains thèmes restent identiques, étaient totalement renouvelées, au profit d'une plus grande diversité dans l'édition réalisée par Mejía Bárcenas en 1896. Il est difficile d'évaluer ce qui relève alors de la fantaisie d'éditeur, des questions de droits d'images ou de disponibilité de celles-ci, puisque l'impression des volumes se fait aux Etats-Unis, et ce qui pourrait être motivé par des questions politiques plus profondes. Mais en plus d'un choix d'illustrations plus qu'intrigant— on trouve des enfants de Chinatown ou une maison d'Oakland— les cas de deux autres manuels de géographie édités par Mejía Bárcenas pourraient nous inciter à percevoir ces modifications comme un simple caprice éditorial ou un travail bâclé : en effet, dans un article du *Diario de Centroamérica* du 22 mars 1897 consacré aux manuels scolaires, sont mentionnés les manuels de géographie de Vicente Rivas et de Darío González. Le *Curso de geografía universal* du premier, selon la Academia de Maestros de Guatemala qui émet ces jugements, « contiene algunos errores en los mapas y algunos

grabados que no tienen relación con el texto » (*Diario de Centroamérica*, 22/03/1897). La remarque sera réitérée pour l'édition par le même Mejía Bárcenas de la *Geografía de la América Central* du pédagogue salvadorien Darío González, et la critique est corroborée par une note de l'auteur lui-même dans l'édition suivante de son manuel: « Desgraciadamente la cuarta edición de esta obra hecha en San Francisco California, salió sumamente incorrecta y malamente ilustrada » (GONZÁLEZ, 1902: 4). Pour ces deux livres, qui plus est deux manuels de géographie, les illustrations choisies par l'éditeur sont ainsi vivement mises en doute par des experts, qui admettent par ailleurs la qualité des textes. C'est donc bien le travail de l'éditeur qui est attaqué, et plus précisément sa manière d'enrichir, ou plutôt d'appauvrir le texte des auteurs par des images inutiles, sans lien avec le propos, quand elles ne sont pas tout bonnement erronées. Nous n'avons eu entre les mains que le manuel de Darío González, où l'on retrouve des gravures et cartes si ce n'est identiques, du moins du même acabit que celles du manuel de géographie que nous étudions ici : quelques scènes en lien avec la réalité centraméricaine, mais surtout ces mêmes gravures d'enfants jouant, lisant ou posant pour le dessinateur. Le manuel de F.L. aurait-il alors subi le même sort, illustré selon les desiderata de l'éditeur sans consultation de l'auteur ? Argument de vente non négligeable, l'abondance des illustrations et notamment les images de scènes enfantines pourraient en effet chercher à égayer un livre sérieux, à attirer et fixer l'attention de l'écolier, les indiens disparaissant tout simplement faute d'images à disposition de la maison d'édition californienne... La question reste posée en raison de la maigreur des sources dont nous disposons pour l'instant, mais qu'il y ait fantaisie éditoriale ou décision mûrement réfléchie, il n'en reste pas moins que les *Lecciones de Geografía* de F.L., tout spécialement dans leur édition illustrée de 1893, restent une exception dans le corpus des manuels scolaires de la fin du XIX^e siècle.

Quelques données comparatives : les rares images de l'Indien, ce héros du passé

En effet, les éditions Partegás et Mejía Bárcenas des *Lecciones de geografía de Centroamérica* font partie des rares manuels illustrés que l'on trouve au Guatemala à la fin du XIX^e siècle, et même dans les premières décennies du XX^e siècle. Le même Mejía Bárcenas a ainsi édité une collection de quatre livres de lecture, illustrés eux aussi, et on trouve à la Tipografía Nacional de Guatemala une édition de 1899 des *Lecciones de historia general de Guatemala* de Rafael Aguirre Cinta : en y ajoutant l'édition de la géographie de Darío González que nous évoquions plus haut, et un manuel de leçons de choses par le même auteur, nous avons ici l'ensemble des manuels illustrés que nous avons pu recenser à ce stade de nos recherches¹.

On laissera volontairement de côté les leçons de choses illustrées de coupes anatomiques et autres phénomènes physiques, ainsi que les *Libro Primero de Lectura* de Mejía Bárcenas et *Libro Segundo de Lectura* de Sóstenes Esponda, dans la mesure où les illustrations sont exclusivement des images mettant en scène des enfants, en parfait accord avec les thèmes des petits récits typographiés en gros caractères à l'intention des très jeunes lecteurs. Les deux autres manuels de la même collection éditée par Mejía Bárcenas, le *Libro Tercero de Lectura* du même Esponda et le *Libro Cuarto de Lectura* de Manuel Arzú Saborío proposent une plus grande variété de gravures et de photographies, puisqu'en plus des scènes anodines liées aux histoires et contes proposés aux lecteurs, on trouve également des cartes d'Amérique Centrale, les drapeaux des cinq Etats qui la composent, ou encore des portraits d'hommes célèbres dont les textes narrent les exploits. Christophe Colomb est ainsi représenté à l'occasion du récit « La Esperanza », Pedro de Alvarado lorsqu'est évoqué le statut des gouverneurs et autres dignitaires du royaume de Guatemala, ou encore le salvadorien Gerardo

¹ On trouvera les références complètes de ces manuels dans la bibliographie située en fin d'article.

Barrios pour la question du service militaire, ou les réformateurs guatémaltèques Pedro Molina, José Cecilio del Valle, Mariano Gálvez, Miguel García Granados, Justo Rufino Barrios et bien d'autres dans le chapitre portant sur les gouvernants successifs du Guatemala indépendant (ESPONDA, 1896 : 19, 33 ; ARZÚ SABORÍO, 1896 : 92-104).

Dirigeants, découvreurs ou conquérants sont donc les hommes représentés dans ces manuels de lecture dont les sujets sont pour le moins formateurs : la vie de ces grands hommes, l'histoire de l'Amérique Centrale, assortis de quelques poésies diverses, de sorte que la plupart des textes renvoie ainsi à l'apprentissage d'une histoire centraméricaine commune faite de grands événements, grâce à de grands hommes dont les portraits sont présents au fil des pages. Parmi ces multiples protagonistes à la peau claire, on retrouve deux héros indiens vaincus : Tecún Umán, guerrier quiché, et Lempira, cacique du peuple lenca du Honduras, résistants héroïques et mythiques face aux conquérants espagnols, qui ont tous deux les honneurs d'un récit relatant leurs malheureux exploits (ESPONDA, 1896 : 40, 142).

Le manuel d'histoire de Rafael Aguirre Cinta fait quant à lui la part belle aux exploits et aux combats entre indigènes et conquistadores de manière bien plus remarquable encore : plus d'une vingtaine de pages sont en effet consacrées à l'époque précolombienne, dont l'organisation religieuse, politique et militaire est abondamment détaillée (AGUIRRE CINTA, 1899 : 3-23). Mais si dans ce livre, qui traite de l'histoire du Guatemala de l'époque précolombienne jusqu'à la fin du XIX^e siècle, on retrouve les mêmes *próceres* que dans les livres de lecture dont nous traitons plus haut, Tecún Umán n'est quant à lui pas représenté. Et c'est par une sorte de synecdoque que les quelques photographies de sites précolombiens en ruines tels que Palenque ou Battalid nous renvoient l'image de la population indienne, qui n'est pas forcément guatémaltèque mais maya. On pourrait pousser l'analyse jusqu'à voir, dans l'image d'un ouvrier aux traits indiens assis sur les ruines du chantier de fouilles de Quiriguá, la métaphore de la situation de la population indigène dans le Guatemala du XIX^e siècle, se reposant sur les ruines d'un passé glorieux bel et bien révolu. Et sans pousser trop avant l'interprétation poétique et faire parler l'image malgré elle, on ne peut que remarquer que, tant dans les textes que dans leurs illustrations, c'est en effet l'indien glorieux du passé dont on présente les hauts faits et la civilisation ensuite mise à mal par les conquérants (AGUIRRE CINTA, 1899: 12, 13, 22, 23).

Tecún Umán, Lempira, les majestueuses cités réduites en ruines sont les reflets d'une dégradation de l'indigène dont l'Histoire du Guatemala d'Aguirre Cinta explique les causes : les rares références à la situation des populations originelles durant l'époque coloniale² ne font en effet que rappeler le régime dégradant d'exploitation mis en place par les autorités espagnoles, explication toute trouvée à l'état de « dégénération » des indiens de la fin du XIX^e siècle, obstacles au progrès et à la civilisation d'un Etat inscrit dans une course à la modernité³.

Au-delà du manuel, la nation en construction : cacher ces indiens que l'on ne saurait voir

Si au premier abord il pourrait paraître hasardeux de comparer des manuels de lecture, de géographie et d'histoire, en tant que leurs contenus diffèrent du tout au tout, tous s'inscrivent néanmoins dans un projet éducatif commun, et contribuent conjointement à la formation d'une image du Guatemala, d'une représentation de cette jeune nation dans les esprits des écoliers. Et si l'on replace l'édition de 1893 des *Lecciones de Geografía de Centroamérica* non seulement au sein du corpus de manuels dont nous traitons plus haut, mais aussi dans son contexte de production, on ne peut alors que remarquer le caractère

² Seule la leçon 26 s'intéresse brièvement au sujet, AGUIRRE CINTA, 1899 : 65-68.

³ Concernant l'idée de dégénération et régénération del 'Indien, considéré comme un obstacle au progrès, et plus globalement la situation des populations indigènes dans le Guatemala du XIX^e siècle, on trouvera quelques références parmi les nombreux travaux existants dans la bibliographie située en fin d'article.

exceptionnel du livre, seul des ouvrages illustrés de l'époque à représenter la diversité de la population indigène guatémaltèque. En effaçant ces visages indiens trop nombreux, en corrigeant cette anomalie au sein de la production scolaire, l'éditeur Manuel Mejía Bárcenas semble agir de manière tout à fait cohérente si l'on se replace dans le contexte idéologique de cette fin de XIX^e siècle. Pour les libéraux réformateurs qui prennent le pouvoir dès 1871, l'objectif est en effet de faire entrer le Guatemala dans le concert des nations civilisées⁴ : sous l'influence des idées positivistes, et pour se couler dans le moule de l'Etat-nation européen, la République centraméricaine tente ainsi de moderniser l'ensemble du pays. Le chemin de fer devient alors emblème d'une modernité vrombissante qui a vocation à s'étendre à l'ensemble du pays, tout comme le télégraphe ou l'électricité. Instruction Publique et travail seront les deux autres vecteurs d'un esprit civilisé que l'élite *ladina* blanche ou métisse veut diffuser à l'ensemble des habitants. Dans cette optique, l'indien est quantité négligeable : s'il n'est plus forcément inculte, veule, ivrogne, ou fainéant comme le veut le stéréotype, l'indigène doit cependant encore être régénéré pour que la société toute entière puisse continuer à aller de l'avant.

En ce sens, la démarche éditoriale de Manuel Mejía Bárcenas, qu'elle soit motivée par les soucis techniques ou légaux liés aux illustrations, ou par une volonté affirmée d'effacer l'image d'un Guatemala trop indien au goût des intellectuels et décideurs nationaux, semble s'inscrire en tout état de cause dans la logique dominante qui tente de gommer une population indigène trop visible dans un pays que l'on prétend européenisé. Travailleurs exploités grâce à une législation conciliante, membres d'une société sans être citoyens d'un Etat, les indigènes guatémaltèques, dont la diversité est fondue dans la masse informe du concept d' « indio », ne sont pas appelés à faire partie de la nation qui est en cours de construction, ou du moins pas en conservant leurs us et coutumes : la condition *sine qua non* pour espérer être pris en considération dans une société menée par la nouvelle élite *ladina* est précisément d'adopter la langue, le mode de vie et les idées de celle-ci, autrement dit de se « ladiniser », en d'autres termes, se civiliser⁵. Dans ce contexte, l'édition des *Lecciones de geografía* de 1893 apparaît finalement encore plus paradoxale : aux côtés de ces visages et costumes indiens qui pour l'oligarchie dominante sont synonymes d'entraves au progrès, on trouve précisément les illustrations d'un pays placé par ses gouvernants sur la voie de la modernité, avec les vues et évocations de trains, télégraphes, statues et institutions parsemées au fil des pages. Peut-être faut-il voir dans cette présence des visages mayas un effet de mode ou un regain d'intérêt pour la question indienne, suite aux célébrations du quatre-centième anniversaire de la découverte de l'Amérique quelques mois plus tôt, sans que l'auteur et l'éditeur aient pris en compte la contradiction alors établie entre texte et image, entre modernité et indianité. Rien d'étonnant alors à ce que l'éditeur suivant, conscient ou non de la portée de sa décision, prenne le soin d'éliminer en grande partie les traits indiens en parfaite contradiction avec l'image de progrès et de civilisation que donnent à voir tant le texte de F. L. que les images qui l'illustrent. Tout comme l'auteur qui tente de minimiser la présence indigène dans l'Alta Verapaz en soulignant l'importante immigration européenne dans la région, ou en rappelant les bévues urbanistiques des premiers habitants, l'éditeur, sans effacer totalement les visages indiens, gomme leurs aspérités et spécificités pour nous proposer de rares portraits anonymes, presque hors du temps et de l'espace guatémaltèque.

⁴ Nous paraphrasons ici les expressions employées par le président José María Reina Barrios dans son message à l'Assemblée de 1897, « acercandonos, al menos, al puesto que hoy ocupan en el concierto de las civilizaciones otros pueblos más o menos afortunados que el nuestro ».

⁵ La question de la ladinisation et de la civilisation de l'indien, ainsi que celle des liens entre questions ethnique et nationale ont été abondamment traitées au Guatemala ; on trouvera à titre d'exemple quelques-uns des travaux réalisés en bibliographie.

Conclusion

La question de savoir si l'éditeur Mejía Bárcenas a consciemment voulu censurer les gravures représentant les indigènes des différentes régions du Guatemala reste posée, et il sera sans doute difficile d'y répondre étant donné l'état des sources éditoriales. Il n'en reste pas moins que l'édition de 1893 des *Lecciones de Geografía de Centroamérica* constitue un cas à part, digne d'intérêt au sein de la production de livres scolaires guatémaltèques, en tant qu'elle rompt précisément avec la censure première sur laquelle se fonde la construction alors à peine entamée de l'identité nationale du Guatemala : la censure de l'identité indigène. L'originalité du livre de 1893 sera ainsi vite corrigée et l'image consensuelle du Guatemala vite rétablie, puisque la diversité des peuples mayas que laisse entrevoir l'édition Partegás des *Lecciones de Geografía* est finalement remplacé en 1896 par un indien centraméricain, ou un indien guatémaltèque dont on ne perçoit que le visage. Le manuel de géographie, véritable miroir sensé présenter à ses lecteurs le reflet fidèle du pays dont il traite, propose ici une image troublée, où l'indigène n'est plus qu'une vague figure qu'on ne peut totalement éliminer, mais qui est appelée à disparaître, et se trouve supplantée dans nos *Lecciones de Geografía de Centroamérica* par des scènes anodines de jeux d'enfants ou des illustrations démontrant que le pays est moderne et policé. Dans ce manuel comme dans les autres, seul l'indien héroïque d'une civilisation depuis tombée en décadence a encore droit de cité au panthéon des architectes d'un pays et d'une Histoire nationale qui a perpétué, jusque récemment, la censure fondamentale : celle qui consiste à nier l'identité maya, pour mieux construire l'identité *ladina*, appelée à devenir l'identité nationale guatémaltèque. En ce sens le Guatemala du XIX^e siècle, confronté à la question indigène, s'inscrit dans une problématique que croiseront d'autres pays latino-américains, autour de la place à accorder à l'Indien au sein de nations en construction. Mais on peut se demander si, au-delà de la seule sphère latino-américaine, rejeter l'Autre pour mieux se construire soi-même, censurer la diversité pour atteindre l'homogénéité supposée par le concept d'Etat-nation, comme cela s'est produit pour le Guatemala, n'est pas finalement le sort connu par toute nation ou Etat-nation en devenir.

Bibliographie

Corpus de manuels scolaires :

- AGUIRRE CINTA, Rafael (1899), *Lecciones de Historia General de Guatemala*, Guatemala, Tipografía Nacional.
- ARZÚ SABORÍO, Manuel (1896), *Nuevo libro cuarto de lectura para uso de las escuelas de Centro América*, Oakland California, Manuel Mejía Bárcenas/Pacific Press Publishing.
- ESCOBAR, Salvador (1899), *Geografía de Guatemala*, Guatemala, Tipografía Nacional.
- ESPONDA, Sóstenes (1895), *Nuevo libro segundo de lectura para uso de las escuelas de Centro América*, Oakland California, Manuel Mejía Bárcenas/Pacific Press Publishing.
- (1896), *Nuevo libro tercero de lectura para uso de las escuelas de Centroamérica*, Oakland California, Manuel Mejía Bárcenas/Pacific Press Publishing.
- F.L. (1893), *Lecciones de geografía de Centro América*, Guatemala, Librería y papelería de Antonio Partegás.
- (1896), *Lecciones de geografía de Centro América*, Oakland California, Manuel Mejía Bárcenas/Pacific Press Publishing.
- GAVARRETE, Francisco (1874), *Geografía de la República de Guatemala*, Guatemala, Librería y Papelería de Emile Goubaud.
- GONZÁLEZ, Darío (1881), *Compendio de Geografía de Centro-América. Para uso de los colegios y escuelas primarias*, Guatemala, Librería y Papelería de Emile Goubaud.
- (1878), *Lecciones de geografía*, San Salvador, Imprenta Nacional.
- (1902), *Nuevo curso de geografía de la América Central*, San Salvador, Tipografía La Luz.
- (1884), *Libro de lectura de conocimientos útiles para las clases superiores de las escuelas*, Nueva York, D. Appleton y Cía.
- MEJÍA BÁRCENAS, Manuel (1895), *Nuevo libro primero de lectura para uso de las escuelas de la América Central*, Oakland California, Manuel Mejía Bárcenas/Pacific Press Publishing.
- SARAVIA, Salvador (1896), *Geografía Elemental de Centro-América, para uso de las escuelas primarias*, Nueva York, Appleton y Cía.
- TOLEDO Roderico (1874), *Geografía de Centroamérica*, Guatemala.

Bibliographie indicative

- ADAMS, Richard N. (1994), "Ladinización e historia: el caso de Guatemala", *Mesoamérica*, n° 28, p. 289-304.
- ANÓNIMO, "Sobre textos nacionales", *Diario de Centroamérica*, n° 4556, 22/03/1897.
- BARILLAS, Edgar (1988), *El problema del indio durante la época liberal*, Guatemala, USAC.
- GONZÁLEZ ORELLANA, Carlos (1996), *Historia de la educación en Guatemala*, México, Amic.
- PALMA MURGA, Gustavo (1998), "Algunas consideraciones en torno a las relaciones interétnicas en Guatemala a lo largo de su historia", in M. VANNINI et F. KINLOCH (dir.), *Memoria: Política, cultura y sociedad en Centroamérica, siglos XVIII-XX*, Managua, IHNCA-UCA, p. 39-52.

- PALMER, Steven (1990), *A liberal discipline: inventing nations in Guatemala and Costa Rica, 1870-1900*, New-York, Colombia University.
- SMITH, Carol (1990), *Guatemalan Indians and the State, 1540 to 1988*, Austin, University of Texas Press.
- SOTO-QUIROS, Ronald (2006), "Reflexiones sobre el mestizaje y la identidad nacional en Centroamérica", *Boletín AFEHC*, n° 25, abril 2006, <http://afehc-historia-centroamericana.org> (consulté le 20/11/07).
- TARACENA ARRIOLA, Arturo (2002), *Etnicidad, Estado y nación en Guatemala, 1808-1944*, Antigua de Guatemala, CIRMA.
- (2006), "Contribución al estudio del vocablo "ladino" en Guatemala (siglo XVI-XIX)", *Boletín AFEHC*, n° 25, <http://afehc-historia-centroamericana.org> (consulté le 20/10/07)
- TARACENA ARRIOLA, Arturo, PIEL Jean (éd.) (1995), *Identidades nacionales y Estado moderno en Centroamérica*, Salvador, Flacso.